

## **Robert GRESLON**

Né le 26 Avril 1926

*Entretien du 31 janvier 2017 à Dives-sur-Mer*

Je suis né le 26 avril 1929 à Tillières-sur-Avre, dans l'Eure. Mes parents étaient de Maisons-Alfort et Brunoy, après avoir travaillé à Tillières, ils sont arrivés à l'usine de Dives en 1933. J'ai d'abord habité dans une cité, rue du Nord, puis dans les Cités rouges au 49 rue de Normandie, avec ma grand-mère et mon arrière-grand-mère. J'étais enfant unique. Mon père travaillait au laminage et ma mère à l'atelier « monnaie ». Ma grand-mère était couturière.

### **La cité**

Il y avait chez nous une cuisine, une salle à manger et deux chambres. Mon arrière-grand-mère dormait en bas, mes parents à l'étage et moi, je dormais avec ma grand-mère dans l'autre chambre de l'étage. On avait un jardin, un poulailler et des pigeons dans la buanderie. Mon père était membre d'une association colombophile à Dives, avec Nicoloff et Quenderf, mais pendant la guerre, les Allemands ont interdit les pigeons. Mon père avait aussi un autre jardin où se trouvent aujourd'hui les HLM « Les Courlis ».

On allait chercher l'eau à la pompe, au bout de la rue. Il n'y avait pas l'eau dans les toilettes ! Le lavoir se trouvait à côté du stade. On avait accès au gaz de ville mais beaucoup ne voulaient pas l'avoir chez eux. On avait aussi la lumière.

Nos voisins étaient les familles Ludwisack, Nicoloff, Glabik, Schopp, Wisniewski, Lelièvre, Godard, Grabowski, Loyer, Ledanois, Briard, Lesage et Laurent. On jouait au foot dans le pré à côté. L'ambiance était bonne, il y avait de la solidarité. Avant la guerre, mon père a aidé un enfant espagnol réfugié depuis 1937 ou 38 à 1940, il s'appelait Nino et il habitait chez nous. Sa mère habitait rue Édouard Herriot ; son père, communiste, avait été arrêté pendant la guerre d'Espagne.

Je suis allé à l'école de garçons de Dives jusqu'au certificat d'étude. J'ai eu Mme Pontais et son mari était directeur. Je ne mangeais pas à la cantine.

Rue Général-de-Gaulle, il y avait la ferme Lherondel (aujourd'hui le Crédit Agricole) et une autre en face du cinéma Dives-Palace (aujourd'hui maison particulière). Il y avait aussi l'épicerie-bar de Madame Guezennec (aujourd'hui le bar-PMU du stade), qui venait elle aussi de Tillières, un boulanger et une marchande de poisson ambulante, Madame Legoff.

### **Les Loisirs :**

J'habitais à côté du stade qui était clos par des grillages sur lesquels on tendait des toiles les jours de match. Monsieur Guignard était le gardien. Les Allemands ont beaucoup utilisé le stade pendant la guerre et, comme j'étais enfant, je pouvais rentrer pour regarder ; il y avait des compétitions de foot, de hand-ball à onze, avec la musique. Les tribunes étaient pleines de gradés ; il y avait aussi des tribunes en bois en face des grandes tribunes.

On se baignait dans le canal, aux vannes de Périers. Après, c'est devenu un égout. Avant la fin de la guerre et les ponts Bailey, il y avait des beaux ponts en pierre sur le canal.

J'ai joué au foot dans l'équipe première de Dives, en 1948-1949, avec Richard, Gardin, Goubin, Bougneuf, Dypre, Morcel, Louis et Marcienne.

J'ai aussi appris la musique avec mon copain Jean Laurent et plus tard avec mon voisin Serge Lelièvre. Pendant la guerre, l'harmonie se situait Place du marché. J'y jouais du bugle.

Je me souviens qu'en 1937, je suis allé en train, avec mes parents, à l'exposition universelle à Paris, en passant par Mézidon. Au Trocadéro, on a vu le grand pavillon de la Russie et celui de l'Allemagne.

Après la guerre, on donnait pas mal de fêtes comme des bals, des opérettes à la salle des fêtes... L'établissement « Le Tango » marchait bien avec l'orchestre Grammary. Je suis allé à beaucoup de bals à Dives, Cabourg et Houlgate. Tous les mois de septembre, il y avait aussi la foire aux melons sur la Place du marché.

### **La guerre et la déportation de mon père :**

Malheureusement mon père, Henri Greslon, a été déporté en octobre 1941. Les Allemands sont venus le chercher à l'écluse de Périers-en-Auge où il travaillait pour une entreprise, l'usine étant alors fermée. Il était communiste. Ils l'ont ramené à la maison, ma mère a voulu qu'il se change parce qu'il était en bleu de travail mais ils n'ont pas voulu. Moi, je n'ai rien vu parce que j'étais à l'école. Il avait déjà été arrêté auparavant par les gendarmes et une première fois déjà par les Allemands. Cette fois-là, ils ne l'ont pas relâché. Ils l'ont envoyé à Compiègne jusqu'en février 1943 avec Roger Goguet, Jean Bourget et Raymond Lerosier. Ensuite, mon père a été envoyé au camp de concentration d'Oranienburg-Sachsenhausen, près de Berlin, où il est mort. On a reçu le bulletin de décès, un jour, par courrier.

Sous l'Occupation, ma mère a travaillé dans une ferme occupée par les Allemands, à la Croix-Kerpin. Moi, j'ai aussi dû travailler comme « mousse » à Merville-Franceville, faisais le ravitaillement des chantiers, j'allais chercher du cidre dans les fermes, j'ai aussi fait le jardin à la place de mon père. En juin 1944, on m'a trouvé un emploi à L'Aigle. Là-bas, deux Polonais ont été mitraillés par des avions de chasse sur une voie ferrée. Un jour, j'ai eu mal aux dents et le dentiste a voulu m'arracher une dent, alors je me suis enfui et suis rentré à Dives. Le lendemain, c'était le Débarquement !

Le 6 juin, en pleine nuit, du premier étage de notre Cité rouge où je dormais avec ma grand-mère, on a vu les mitrailleuses du pont de Cabourg qui tiraient des balles traçantes sur des parachutes. Les Allemands éclairaient avec leurs projecteurs les parachutistes qui tombaient dans le champ au bout des Cités rouges. Des soldats anglais complètement perdus se sont planqués dans les haies, puis ont été récupérés par des Divais qui les ont aidés à rejoindre leurs lignes. L'artillerie de marine tirait sur Sarlabot et Houlgate ; malheureusement, des obus sont aussi tombés sur les Cités. Le petit Serge Grabowski a été tué dans un arbre. Ils ont ramené son corps à l'école maternelle, rue d'Hastings, et je suis allé le voir. Une bombe est aussi tombée sur une maison des Cités blanches. Rue Saint-Éloi, avec mon copain, on a vu un combat de deux avions. Tout d'un coup, on a cru que l'un d'eux perdait son réservoir. En fait, c'était une bombe qui est tombée près de nous. Une autre a explosé dans un champ derrière les Cités rouges. Il y a eu des morts.

En juillet 1944, nous avons dû évacuer et je suis allé à côté de Tillières (Eure), à pied, avec une remorque, accompagné de ma mère et ma grand-mère. Le premier soir, on a dormi dans une grange à Annebault. Le lendemain, on nous a donné à manger à Pont-l'Évêque puis nous sommes repartis à Blangy-le-Château ou nous avons logé chez l'habitant. Ensuite, nous sommes allés à L'Aigle où il y a eu des attaques d'avions, puis à Verneuil, et enfin à Tillières-sur-Avre. Là, j'ai travaillé dans une ferme où j'ai fait la moisson. Nous sommes rentrés en septembre 44.

### **L'après-guerre :**

Après la guerre, j'ai d'abord travaillé à Fleury-sur-Orne, au déblaiement. Ensuite, je suis rentré à l'usine de Dives comme pontier, au grand étirage, le 21 janvier 1946. J'y ai vécu le redémarrage de l'atelier jusqu'à mon service militaire d'un an, passé en Algérie, en 1949. En 1953, avec ma femme, nous sommes partis à Paris où j'ai travaillé vingt ans chez Citroën, puis nous sommes revenus à Dives. J'ai alors travaillé à l'usine RVI de Blainville-sur-Orne. Quand j'ai été mis en pré-retraite, nous sommes devenus gardiens d'une propriété en région

parisienne, puis d'une maison de retraite à Cesny-Bois-Halbout. J'ai pris ma retraite à soixante-cinq ans et nous sommes revenus à Dives.